

La revue Belge 1^{er} octobre 1930
LES JOURNEES DE JUILLET 1830 A PARIS
Récit d'un témoin.

Le centenaire des journées insurrectionnelles de Paris, en juillet 1830, a passé inaperçu en Belgique. Toute notre attention — et cela se conçoit! — s'est tendue vers le centenaire du grand événement national auquel nous devons notre indépendance et notre prospérité. Cependant l'insurrection parisienne de juillet 1830 ne peut nous laisser indifférents car, outre son caractère pittoresque et coloré que l'on retrouvera dans les pages que nous publions ici, il est hors de doute que le succès de cette révolution (laquelle précéda la nôtre de deux mois) contribua à exalter la soif de liberté de notre peuple et à renforcer sa confiance dans un effort médité depuis de nombreuses semaines déjà.

En classant des papiers de famille, notre excellent collaborateur et ami Jean-Bernard a découvert une relation écrite de ces journées parisiennes de 1830, vues et vécues par un étudiant provincial, fraîchement débarqué à Paris, et qui, avec la jeunesse du quartier latin, prit à l'émeute une part active.

Ce jeune étudiant était Mary-Lafon qui, spécialisé plus tard dans l'étude de l'histoire et de la langue du Midi, devait conquérir la renommée littéraire par une œuvre nombreuse et solide. Le document que nous publions ici est donc un inédit d'une particulière valeur. Que notre ami Jean-Bernard, auquel nous le devons, veuille croire à toute notre gratitude.

J'arrivai à Paris le 10 juillet 1830, pour voir le dernier triomphe de la Royauté des Bourbons.

Comme le soleil qui est splendide sur son trône d'or et de feu, à l'heure des couchants d'été, la Monarchie de Louis XIV allait s'éclipser ou s'éteindre dans un magnifique rayonnement d'honneur et de victoire.

On venait d'apprendre la prise d'Alger. Le lendemain, qui était un dimanche, un *Te Deum* fut chanté dans l'église métropolitaine pour célébrer ce beau fait d'armes. A trois heures et demie, le canon des Invalides tonnait avec fracas pour annoncer le départ du Roi pour les Tuileries.

Quel spectacle pour un provincial de vingt ans ! Entre une double haie de baïonnettes formée par la Ligue et la Garde aux brillants uniformes, je vis défiler successivement douze carrosses à huit chevaux. Ils portaient la famille royale, les Pairs, les Maréchaux de France, les Chevaliers du Saint-Esprit, les Grands Croix et îles Commandeurs de l'Ordre Royal de St-Louis et de la Légion d'Honneur. Tous ces costumes étincelants d'or et de broderies, ces cordons bleus et rouges, les manteaux brodés et galonnés sur toutes les coutures, en m'apparaissant à travers les baïonnettes des soldats et les épaulettes dorées des officiers éblouissantes de soleil, me faisaient l'effet des fusées d'un feu d'artifice. La foule était immense, et malgré mes efforts et un jarret d'acier, je dus renoncer à suivre le cortège à Notre-Dame.

Les journaux m'apprirent le lendemain que Charles X y avait été reçu au grand portail par la famille d'Orléans tout entière et par Monseigneur l'archevêque à la tête de son clergé. Qui eût dit au Prélat et au Roi, au milieu de ces pompes, que dans quinze jours l'un verrait briser sa couronne et l'autre ébranler son autel ?

Des salves d'artillerie retentirent deux fois encore, les quatre-vingt seize chevaux des carrosses richement caparaçonnés repartirent au pas en faisant onduler, par un mouvement des plus gracieux, les panaches qui ornaient leurs têtes.

Quand vint la nuit, Paris illuminé à *giorno* et tout paré de drapeaux blancs, présentait un tableau féerique.

La foule me parut prendre assez gaiement sa part de la fête. Mais la haine des Bourbons soufflée comme l'ouragan du mistral par la presse libérale, les souvenirs ardents de l'Empire et les chansons de Béranger, brûlaient dans les cœurs avec une telle violence que ce triomphe obtenu sous le drapeau blanc par le traître de Waterloo apparaissait voilé d'une sorte d'ombre sinistre. On sentait vaguement que la lutte engagée (pour parler le langage parlementaire), entre la Chambre et la Couronne aboutissait à un combat, et une anxiété mêlée de trouble et de colère planait dans l'air.

C'est dans ces circonstances et au plus fort de l'agitation de l'esprit public à Paris, qu'on publia les ordonnances du 26 juillet. Le coup d'Etat était prévu ; il ne surprit pas, mais l'impression qu'il produisit fut prompte et générale. Il n'y eut qu'une idée : résister ; et qu'un cri : Aux armes !

Le quartier latin n'offrait pas alors l'aspect quasi-monumental qu'il présente aujourd'hui. A la place de ce boulevard Saint-Michel si largement doté d'air et de lumière, une voie étroite, tortueuse et bordée de maisons de tous les âges, la rue de la Harpe, grimpait péniblement de la Seine à la rue d'Enfer. Là s'élevaient en nombre les principaux hôtels habités par les étudiants, vraies fourmilières d'où l'on sortit en bandes dans la soirée pour aller voir ce qui se passait sur la rive droite.

Le Palais Royal était plein de monde. On y causait avec animation dans les galeries; le jardin avait peine à contenir la foule déjà houleuse et menaçante. Sur la place de la Bourse, on parlait haut, et l'insurrection, à l'état latent dans les autres quartiers, y éclatait en imprécations contre le Roi et ses Ministres. Nous suivîmes les boulevards; il n'y était question, comme partout, que de lutte et de résistance. Les journalistes, disait-on, allaient donner le signal; nous repassâmes donc les ponts, déterminés à défendre énergiquement la liberté de la Presse et la Charte.

Une réunion qu'on pouvait dire méridionale, car tous ceux qui la composaient venaient du Sud-Ouest et en majorité du Périgord et du Quercy, fut tenue, dans la nuit, à l'hôtel Nottau situé dans le haut de la rue de la Harpe. Là, on décida sans discussion que le lendemain on se battrait s'il y avait lutte. Au point du jour, le 27, on s'assembla de nouveau dans un hôtel voisin de la rue Richelieu, tenu par un ancien soldat, le père Godefroy, et par son conseil nous prîmes pour chef un sergent de la vieille garde nommé l'Eveillé.

Ce vétéran, vrai type des grognards de l'Empire avec sa haute taille, sa figure sérieuse et martiale et ses grandes moustaches, commença par s'informer si nous avions des armes. Elles n'abondaient pas. Quatre fusils de chasse, un pistolet d'arçon, avec lequel je m'exerçais au tir dans la campagne avec mes camarades, et cinq ou six cannes à épée constituaient tout l'armement. C'était peu pour une troupe de trente-cinq militants, au reste pleins de feu et de courage. Le sergent nous apprit à fondre des balles ; on courait dans tous les débits du faubourg acheter du gros plomb, de la poudre. Ceux qui n'avaient pas de fusils fabriquèrent des lances qu'on fendait par le bout et qu'on armait de lames de couteaux et de poignards fixés avec des cordes.

Ces préparatifs avaient pris du temps; ce n'est qu'après midi et sous un soleil qui semblait, au lieu de lumière verser des flots de plomb fondu, que nous nous rendîmes au Palais Royal où l'attaque venait de commencer. Les premiers assaillants n'étaient pas, il faut bien le dire, la crème et la fleur de Paris. La police de cette époque, plus sévère à l'endroit des mœurs que celle d'aujourd'hui, avait voulu mettre une digue au débordement toujours croissant de la prostitution : gênées par les ordonnances du Préfet Mongin, les filles des boulevards, et du Palais Royal surtout, jetaient déjà des cris de paon ; leur colère avait éclaté dans une chanson assez cynique, rimée sans doute par quelqu'un de leurs chevaliers, et dont voici le refrain :

Epicier de Préfet,
Qu'eu que t'avon fait ?
Nous vla z'en effet
Fichus tout à fait!

Au premier cri poussé contre le Gouvernement, tous ces dégradés accoururent pour venger leurs donzelles et lancèrent des pierres aux gendarmes, maudits de la population depuis le meurtre de la rue Saint-Denis. Ceux-ci ayant riposté en chargeant avec rage, ouvriers et bourgeois se mirent de la partie, et une action sérieuse s'engagea.

Sur l'emplacement des magasins du Louvre touchant à la place du Palais Royal, s'ouvrait alors une voie mal famée qu'on appelait la rue du Chantre. On y descendait du côté du Louvre par des terrains vagues où il eut été peu prudent d'aller errer la nuit. Au débouché vers le Palais des Valois, s'élevait une baraque en planches de destination douteuse ; c'est là que le Sergent posta notre groupe en détachant deux éclaireurs, Grèze, un fils de Souillac et moi. Par les ordres du chef, nous allâmes nous embusquer sous une porte cochère en retrait d'un mètre au moins sur la rue. Nous y étions à peine qu'une brigade qui venait d'entrevoir les nôtres, arrivait au galop et s'arrêtait court en nous apercevant. Armé de sa lance improvisée, Grèze, un hercule dont l'énergie et l'audace étaient légendaires au quartier latin, pique deux chevaux qui se cabrent, tandis que je lâche les trois balles de mon pistolet d'arçon, et la brigade tourne bride, poursuivie de cris et de huées par tous nos hommes accourus au pas de course jusqu'à la rue Saint-Honoré.

Déjà la foule se massait sur ce point. Elle grossit à vue d'oeil comme les flots de l'inondation, et à 5 heures, elle emplit de ses rangs serrés toute la rue Saint-Honoré et toutes les voies adjacentes. Il s'agissait d'empêcher les charges des gendarmes, de plus en plus acharnés et furieux. Une double ligne de bouteilles cassées qu'ils ne pouvaient franchir sans estropier leurs chevaux, les arrêta enfin. Ils se replièrent du côté du Théâtre Français, et la Garde dont quelques compagnies occupaient les maisons de l'autre côté de la place, ouvrit alors son feu qui dura jusqu'à la nuit.

Le lendemain, 28, Paris apprit en s'éveillant qu'un décret daté de Saint-Cloud l'avait mis en état de siège et que le soin de le réduire était confié à Marmont. Marmont, exécré et maudit de tous ceux qui avaient au cœur la haine des Bourbons et des étrangers, Marmont, le Judas de Napoléon qui livra Paris aux Russes. Dire l'expression de colère soulevée par ce décret et par ce nom serait chose impossible : il faut l'avoir vu éclater. La population tout entière fut alors pour la résistance ; quatre mille cochers des voitures publiques, tous anciens soldats de la Garde Impériale, remisent leurs cabriolets et leurs fiacres qui d'ailleurs n'auraient pu

rouler à cause des barricades, et, tombant au milieu de l'insurrection, lui donnent des chefs et une direction plus habile et plus sûre.

Tandis qu'elle emportait, sur l'autre rive, l'Arsenal, l'Hôtel-de-Ville, la Préfecture de Police, nous surprenions un régiment de ligne caserné dans une ruelle latérale à la rue de la Harpe, vers la Sorbonne, et qu'on appelait rue du Foin. C'est encore Grèze qui eut l'honneur de cet exploit. Abordant tranquillement la sentinelle, sous prétexte de lui demander des nouvelles d'un compatriote, il la saisit tout à coup, l'empêcha de crier, et donna le temps aux étudiants et ouvriers réunis d'accourir en masse des deux bouts de la rue et de s'emparer des fusils.

A ce moment, parurent les élèves de l'école Polytechnique : une soixantaine d'entre eux avaient eu le courage de violer la consigne et de franchir les murs pour venir se joindre au peuple. Ils furent accueillis avec enthousiasme, et sous leur direction aussi habile qu'intrépide, on prit toutes les portes, la poudrière d'Ivry où mon détachement resta, l'Abbaye, et le Musée d'Armes de Saint-Thomas-d'Aquin.

Relevés le 29 au matin, nous déjeunâmes à la hâte dans un restaurant situé, au coin de la rue des Grès, et puis drapeau tricolore et Grèze en tête, nous descendîmes sur le quai Conti afin de seconder l'attaque du Louvre. Il ne faisait pas bon devant l'Institut ni sur ce quai. Les balles des Suisses placés aux fenêtres du Louvre rebondissaient en crépitant comme la grêle. Les décharges étaient si bien nourries qu'elles entamaient les colonnes du palais Mazarin comme des boulets de canon. Nous nous glissâmes en rampant jusqu'au parapet, à droite et à gauche du pont des Arts, et, genou en terre, nous nous y établîmes en tirailleurs.

J'ai dit qu'il ne faisait pas bon. Un valet de ferme de la banlieue l'éprouva cruellement à ses dépens. Il venait à cheval du côté de la rue des Beaux-Arts ; on eut beau l'avertir et lui crier de s'arrêter, il n'écouta personne et continua, en riant du bon avis qu'on lui donnait. Arrivé devant le pont des Arts, il reçut une volée de balles qui enlevèrent, en les déchirant en lambeaux, son bonnet flottant et sa blouse, et l'envoyèrent rouler, lui et son cheval, jusqu'aux marches de l'Institut. Ce fut le seul mort de notre côté ce jour-là. La fusillade échangée entre nos tirailleurs et la foule d'assaillants embusqués du côté de Saint-Germain-l'Auxerrois et les habits rouges dura longtemps. Tout à coup, nous voyons les Suisses se retirer précipitamment des fenêtres, leur feu cesse, et peu d'instant après le drapeau tricolore se déploie sur les toits du Louvre.

Nous passâmes le pont en courant, et sans payer le péage, suspendu ce jour-là. Arrivés sur la place Saint-Germain l'Auxerrois et voyant la grille du Louvre ouverte, j'y appris que la grille avait été enfoncée et le drapeau arboré par un fourrier appelé Bourges. Il y avait sur le terre-plein, aujourd'hui clos par des grilles, une vingtaine de cadavres et quelques blessés dont deux attirèrent particulièrement mon attention ; l'un était un ouvrier à la chemise toute sanglante et dont l'état me semblait laisser peu d'espoir, et l'autre, un Suisse étendu raide mort. D'une voix rauque et déjà brisée par l'agonie, l'ouvrier disait au Suisse: «Crie: Vive la Liberté!» Et comme l'enfant de l'Helvétie ne répondait pas, et pour cause, le pauvre agonisant s'efforçait de se traîner jusqu'à lui et le mordait à la jambe.

Du Louvre, la foule ne fit qu'un bond vers les Tuileries. A la place des squares actuels, il y avait deux rangs de baraques occupées par des fripiers, des ferrailleurs, des marchands d'oiseaux. Il eût fallu voir les figures de tout ce monde quand la trombe populaire passa. Les balles des Suisses, repliés dans les Tuileries, arrêtaient ce premier élan. Les tireurs du peuple s'embusquèrent derrière les baraques, au

bout d'une rue appelée « du Doyenné » qui descendait au guichet vis-à-vis duquel on devait suspendre plus tard le pont des Saints-Pères, et le long de la galerie du bord de l'eau ; quelques-uns à l'hôtel de Nantes, dressé seul comme une quille au coin de la place du Carrousel, du côté du Palais Royal. C'est là que fut tué Charles Farcy dont une plaque de marbre, tant que l'hôtel resta sur pieds, rappela la fin héroïque. Le feu se rapprochait toujours des Tuileries, à mesure que grossissait avec la foule l'audace des combattants.

Le Prince de Polignac jugea qu'il était temps d'abandonner la place. Une calèche attelée de quatre chevaux l'attendait dans le jardin, il y monta, et voyant M. de Laurentie, rédacteur en chef de «La Quotidienne», journal le plus dévoué au ministère et son véritable moniteur, s'approcher du marchepied :

— Vous voulez partir aussi, n'est-ce pas ?

— Votre excellence voit bien qu'il m'est impossible de rester, car dans un quart-d'heure le château sera pris.

— Eh bien! reprit le grand seigneur, en désignant par un geste de suprême insolence le siège des laquais, mettez-vous là.

M. de Laurentie recula, le rouge au front, et la rage au cœur. Voilà comment les hommes de l'ancienne cour appréciaient les services et récompensaient le dévouement! Ce mot du Prince de Polignac chassé par la Révolution, et allant rejoindre son vieux maître — et, disait-on, son père, — avec toute la morgue et les préjugés de l'ancien régime, expliquait mieux les ordonnances que des milliers de commentaires¹.

Une poussée soudaine et irrésistible acheva la défaite des Suisses. Ceux qui ne s'étaient pas enfuis furent massacrés sur le grand escalier.

La foule, aussitôt, remplit le palais et se répandit en tumulte dans les appartements. Quel contraste offrirent un moment ces envahisseurs en chemise, en blouse, aux bras nus, avec les salles dorées du vieux palais des Rois ! Dans celle du trône, un prolétaire qui avait combattu, car sa chemise et ses bras nus ruisselaient de sueur, et il avait le visage noir de poudre, s'assit sur le fauteuil royal, et s'écria du ton gouailleux des faubouriens :

« Oh ! là ! là ! comme on s'enfonce sur ce siège ! »

A propos vraiment parisien, accueilli par des rires et de bruyants applaudissements. De temps en temps des voix impérieuses, criaient :

« Ne touchez à rien, celui qui prendra quelque chose sera fusillé sur-le-champ ! »

De chambre en chambre, j'arrivai avec les curieux au cabinet du Roi, et ne fus pas peu surpris de voir une main se tendre vers moi. Cette victoire si rapide nous avait étourdis.

Les idées se troublaient sous le crâne en ébullition ; pour ma part, il me semblait parfois que je faisais un rêve. Aussi, dans cette sorte d'étourdissement, je ne reconnus pas d'abord celui qui me tendait la main. Mais sa voix vibrante d'émotion et de joie me réveilla comme un choc électrique. C'était un compatriote, un méridional, Eugène Labat devenu depuis mon collègue à la Société des antiquaires de France. Il commandait le palais, et n'emporta comme souvenir du combat et de

¹ Le fait est si exorbitant que je n'aurais osé le rapporter s'il n'existait un autre témoin, M. Victor Boreau, professeur et homme de lettres à qui M. de Laurentie le raconta, dans son indignation, quelques jours après.

son passage dans le palais des Rois que la plume de Charles X, celle qui avait signé les Ordonnances. Je serais resté volontiers quelques instants dans ce cabinet, car je tombais de sommeil et de lassitude; mais Grèze l'entendait autrement, il me fit signe, et comme le conscrit son chef, je te suivis docile et sans murmurer.

De la grande allée des Tuileries, jonchée de fusils, de sabres, de fourniments jetés par les Suisses et les gendarmes dans leur fuite, la foule déboucha tumultueusement sur la place de la Concorde. Les bons tireurs gagnèrent au pas de course le ministère de la Marine et le garde-meuble; ceux qui suivaient, comme moi, l'hercule de Souillac, prirent position sous ses ordres, autour d'un échafaudage dressé sur l'emplacement de la guillotine de 93, où est maintenant l'obélisque, échafaudage qui enveloppait les premières pierres d'un monument projeté en l'honneur de Louis XVI. De là, nous aperçûmes la Garde et les régiments refoulés, rangés en bataille à l'entrée des Champs Elysées. A dix pas en avant, se tenait un général en grand uniforme, immobile, le front incliné et les bras croisés sur sa poitrine.

Des cris de malédiction et de vengeance s'élevèrent de toutes parts à sa vue. C'est le Duc de Raguse ! C'est le traître! C'est Marmont! Et aussitôt le commandant des troupes royales devient, comme une cible, le but de toutes les balles. Il y avait là d'anciens soldats, d'habiles chasseurs (je ne parle pas de moi, quoique je ne fusse pas trop maladroit), mais, comme si les balles elles-mêmes eussent fui cet homme funeste, pas une ne l'atteignit. Au bout de dix minutes de cette fusillade à laquelle on ne ripostait pas, les troupes se retirèrent par la grande route de Sèvres et le Bois de Boulogne.

La victoire était complète; tes gardes nationaux parurent alors de tous côtés. Pendant le combat, on pouvait compter les uniformes civiques; après le triomphe, ils couvrirent la ville. L'insurrection n'avait eu qu'un général, un inconnu nommé Dubourg qui avait pris son grade avec ses épauettes chez un fripier. Quand on apprit la retraite des troupes, les uniformes brodés d'or et tes panaches surgirent sur les Boulevards; ils y furent mal accueillis. Un des chefs les plus populaires du temps, le Maréchal Gérard, ayant voulu haranguer la foule, se vit insulté et menacé par le docteur Lugol, médecin de l'hôpital Saint-Louis.

Saisissant le cheval du Maréchal à la bride, et le forçant de reculer : « Ce n'est pas maintenant, disait le docteur, l'oeil animé et la voix tonnante, qu'il faut se montrer et parader sur les Boulevards. Où étiez-vous quand on se battait, et pourquoi ne vous êtes-vous pas mis alors à la tête du peuple ?... »

Ce reproche aurait pu s'adresser à tous les écornifleurs de la victoire -des Trois jours, même au vénérable Lafayette qui ne sortit de son salon que pour aller prendre, à l'Hôtel-de-Ville, le commandement de la Garde Nationale. Je le vis passer à cheval sur le quai de la Ferraille ; j'eus même l'honneur d'attirer son attention, et d'en recevoir une poignée de mains. Hâtons-nous de dire que ce n'est pas à ma personne, bien noyée alors dans la foule, que je dus cet avantage. Dès le 26 au soir, j'avais fixé à mon chapeau une vieille cocarde de 1789 conservée comme une relique dans la famille. Par sa forme bien différente de celle d'aujourd'hui, elle frappa les yeux de Lafayette qui arrêta son cheval, et me fit signe d'approcher.

J'obéis, non sans un vif battement de cœur de me voir en présence du héros légendaire des deux mondes, et je vis un vieillard au teint blême et pour ainsi dire tanné, coiffé d'une perruque rousse, à moitié courbé sur son cheval, qui me

demanda d'un ton de politesse exquise quel était l'insigne que je portais à mon chapeau.

— La cocarde de mon grand-père, répondis-je en me découvrant respectueusement.

— D'où était-il ? reprit le vieillard en souriant à cause de mon accent. Sans doute du Midi, n'est-ce pas ?

— Oui, Général, du Lot.

— Du Lot!... Attendez donc!...

Il parut chercher quelques minutes, puis se parlant plutôt à lui-même qu'à moi :

— J'ai connu un brave homme de ce pays... Il s'appelait... il s'appelait Lafon !

— Chirurgien de Marine, dis-je à mi-voix.

— Chirurgien-Major sur le *Bien-Aimé*, je ne me trompais pas.

— C'était mon grand-père, dis-je avec assez d'assurance.

— Eh bien, mon petit ami, fit-il en me serrant la main, venez me voir, et nous causerons de cet ancien compagnon d'armes.

Timide à l'excès, un peu sauvage et d'une indépendance de caractère sans limites, je ne profitai pas de l'invitation de Lafayette. La raison en fut toute simple à mes yeux ; on n'approchait alors les hommes influents que pour leur demander des places. N'en voulant qu'une, celle que je brûlais de me créer dans la littérature, je tournai le dos à la fortune politique, et n'aillai pas chez Lafayette, qui pouvait la faire d'un mot.

Inutile de dire que ce désintéressement philosophique n'était pas à l'ordre du jour. Nous en eûmes, en rentrant à l'hôtel, le 30 au matin, un avant-goût assez plaisant. De tous les locataires du père Godefroy, il n'en était resté qu'un qui nous accablait de malédiction au départ, car il venait d'être nommé substitut à Forcalquier par le ministère Polignac, et il tremblait avec juste raison que l'insurrection ne renversât son siège. Quelle fut donc notre surprise de le trouver sur la porte, en habit, cravaté de blanc, et portant à sa boutonnière les couleurs nationales. Il disparut sous les huées, et revint le soir, non plus substitut, mais procureur du Roi dans la même ville de Forcalquier. C'était, en petit, le prologue de la comédie qui allait se jouer en grand sur le pavé brûlant, et sanglant encore, de Paris. Jamais le *Sic vos non vobis* ne reçut une application plus prompte, plus éhontée, plus insolente.

Tandis que les vainqueurs aux bras nus pansaient leurs blessures, ensevelissaient leurs morts, un autre peuple d'habits noirs apparut tout à coup, courant la rue, sautant par dessus les barricades, et se précipitant à la curée des places avec l'ardeur avide de la meute fouaillée par Barbier dans son immortel poème. Un poète inconnu avait déjà dit dans ces vers à la gloire du Peuple :

Maintenant, courtisans de tout pouvoir qui règne,

Accourez, luttez-vous, traînez-vous à genoux

Pour ces oripeaux qu'il dédaigne

Et qui ne sont bien que pour vous!

Ils n'y manquèrent pas. Des Ministères à l'Hôtel-de-Ville, ce fut une course effrénée, écrasante et qui dura un mois, car après les solliciteurs de Paris, accoururent encore plus ardents et plus affamés les solliciteurs de la province. Malheur à l'homme de leur pays, dépositaire d'une partie de ce pouvoir qu'ils venaient dévorer ! Ils se ruaient sur lui comme les chiens sur le cerf aux abois.

Mais revenons un moment à Paris, après sa victoire. L'aspect qu'il offrit pendant quelques jours, était étrange et saisissant. Les barricades, debout encore et

achevées, car tout le monde s'attendait à un retour offensif ; les quartiers, celui du Palais Royal notamment, où avait eu lieu la lutte, rappelaient avec leurs murs criblés de balles, leurs maisons trouées, les croisées sans vitres, une ville prise d'assaut ; les boulevards encombrés, obstrués, barrés de distance en distance par des arbres séculaires que les boutiquiers, dont ils voilaient les devantures, s'étaient empressés de scier après le combat sous un prétexte hypocritement patriotique. Ces groupes de gardes nationaux qui ressuscitaient avec orgueil la capote bleue et le grand béret à poil de la garde impériale, ces drapeaux tricolores revus avec tant d'enthousiasme, tout cela semblait avoir transformé du matin au soir la bonne ville de nos Rois. Il n'était plus question d'affaires. On courait toute la journée pour visiter les lieux où l'on s'était battu, entendre le récit de l'action particulière à chaque quartier, récit fait d'ordinaire par un voisin ou quelque blessé, le bras en écharpe. Les caricatures sans pitié pour les vaincus arrêtaient un moment la foule, qui ne manquait jamais de se rendre aux terre-pleins du Louvre où étaient enterrés vis-à-vis Saint-Germain-l'Auxerrois et du côté de la rue Saint-Honoré, les morts du 29. Sur les premiers, on voyait avec émotion un pauvre chien si fidèle à son maître qu'il n'avait pas voulu quitter sa tombe où il poussait de temps en temps des hurlements plaintifs.

La nuit apportait un autre spectacle : sur les places, au coin des rues, des chanteurs en plein vent faisaient retentir l'air des complaintes patriotiques.

Pendant que nous écoutions des chansons et les orgues de Barbarie serinant du matin au soir :

L'en avant marchons
Contre leurs canons,

de la traînante et niaise « Parisienne », les députés faisaient un Roi et défaisaient la Charte; de ces deux actes, le premier me surprît comme tout le monde; mais du second, je fus vivement impressionné... Comment, me disais-je dans mon jeune bon sens, Paris s'est levé pour défendre la Charte; c'est au cri de : « Vive la Charte » qu'on s'est battu pendant trois jours pour en avoir, disait-on — ce qui n'était pas bien certain, — violé un seul article; on a cassé à coups de fusils la branche aînée des Bourbons, et banni comme un criminel le dernier des Rois, et voilà maintenant que ceux qui avaient prêté serment de fidélité à ce Roi et à cette Charte, sans nouveau mandat et sans droit, chassent l'un et déchirent l'autre ! Etrange logique des Révolutions ! Ce qu'elle imprima dans mon cerveau et dans mon cœur, ce ne fut pas le respect des décisions et des votes parlementaires.

MARY-LAFON.